



# DÉSESTHÉTISATION DE LA VIOLENCE

## NOTES SUR LES SONNETS DE LA MORT DE BERNARD NOËL

Patrick Suter – Università di Berna  
patrick.suter@unibe.ch

*Title: De-aestheticization of Violence. Notes on Sonnets of Death by Bernard Noël*

*Abstract – Bernard Noël's Sonnets of Death, whose title echoes those of Jean de Sponde, deal with the tortured body, with the extreme violence to which it is subjected in the age of modern techniques for afflicting pain. In these poems, violence is only evoked in a dismemberment, a disarticulation, and it is poetry itself that is tortured, in a "de-aestheticization" of the sonnet in which all the traditional elements are disfigured. It seemed to the author that only short notes could convey the violence of this unachieved – and terrible – book of sonnets.*

*Keywords:* Noël Bernard, Torture, Rhyme, Contemporary Sonnet, Dysaestheticisation of Violence

1

Cris de vers. Sonnets non plus dénaturés comme chez Cendrars, mais démembrés. Seul traitement esthétique possible face à la violence : la désesthétisation.

2

À l'opposé, ou à l'extrême épuisement de ce parcours commencé plus d'un siècle plus tôt, lorsque, dans « Crise de vers », Mallarmé envisageait un avenir des bouleversements inaugurés par le vers libre moderne en termes musicaux :

Le remarquable est que, pour la première fois, au cours de l'histoire littéraire d'aucun peuple, concurremment aux grandes orgues générales

et séculaires, où s'exalte, d'après un latent clavier, l'orthodoxie, quiconque avec son jeu et son ouïe individuels se peut composer un instrument, dès qu'il souffle, le frôle ou frappe avec science ; en user à part et le dédier aussi à la Langue.

3

Plus de « jeu », plus d'« ouïe » individuels dans *Sonnets de la mort*.

Individus réduits en pièce.

Instruments non frappés, mais de frappe, et qui mènent au déjeu.

Que les sons, que les syllabes ne résonnent plus ensemble !

Plus de musique face aux instruments de torture !

Que le vers dé-résonne ! Que le vers désonne !

chaque dent un coup de marteau  
on dirait de la boue saignante  
maintenant font le tour des orbites  
bleue la peau puis noire  
avec des bouts d'os qui pointent  
toute une pâte crue

les yeux hagards suent l'idiotie  
autant l'achever disent-ils on est humains

bâtons en mains frappent  
à grands coups tout le corps  
rompent les jambes font un  
bourbier charnel un vomi  
atroce et s'acharnent  
et rient en gueulant  
il est cuit à point [sonnet 8]

4

Sonnets de la mort. Mort des sonnets.

Qu'il n'y ait plus que de la dissonance !

Au plus loin de ce qu'a été le sonnet avec ses rimes peu nombreuses, entraînant peu ou prou une impression d'assonance généralisée, et une polyphonie du fait des diverses rimes.

Au plus loin de l'équilibre du sonnet, avec ses strophes d'égale longueur puis également diminuées.

Au plus loin de ce qu'a été le sonnet avec ses mètres composés aux césures fixes et aux hémistiches réguliers, quoique parfois d'inégale longueur.

Au plus loin de ce qu'a été le sonnet avec ses rimes tour à tour masculines et féminines, comme suggérant une harmonie dans le divers.

5

Sonnets qui n'ont plus du sonnet que le nom.

Faire entendre par le titre scandaleux (*Sonnets de la mort*), et malgré l'exemple de Jean de Sponde, la mort non seulement du corps, mais de l'esprit et de toute musique.

6

Comme dans le prolongement du panneau gauche du *Jardin des délices* de Hieronymus Bosch, où les instruments de musique sont les instruments de torture.

Individus embrochés dans une lyre. Hachés dans une vielle. Attachés par des serpents au manche d'un luth. Sodomisés par une flûte. Assourdis par une grosse caisse. Dont le cul sert de partition.

Mais, à la différence de Bosch, Bernard Noël aurait peint *Le Jardin des délices* en couleurs non harmonieuses, *sans art*.

En *défaisant tout l'art*.

À l'opposé de ce sommet de technique et de précision que représentent les primitifs flamands.

Bernard Noël aurait peint cette scène sans suggérer de comparaisons entre la dissonance musicale et la mort spirituelle.

Sans équilibre des nombres induit immanquablement par un triptyque, avec un grand panneau central et deux panneaux latéraux organisés selon la symétrie.

7

Évoquer seulement la dissonance  
de la torture  
dans la torture  
induite par la torture.

Faire en sorte que ça ne rime pas.  
Faire entendre que la rime serait ici  
insupportable  
définitivement  
inconvenante.

8

Des figures, qu'il ne reste à la limite que l'allitération ! Pour faire entendre les coups par les redoublements d'occlusives ou de fricatives :

par les *poignets* au *plafond*  
un *poids* aux *pieds* [sonnet 1]

nous *traitons* la *peau* à la *pince* [sonnet 2]

une *batte*  
*écrabouille* le *visage* [sonnet 2]

ils le *traitent* au *fouet*  
*tous les bourreaux font la fête*  
*frappent fracassent fracturent* [sonnet 4]

9

Mais plus aucune métaphore :

Nous avons cou coupé [sonnet 1]

Ce n'est pas, comme chez Apollinaire dans *Zone*, le soleil qui apparaîtrait *comme* un cou coupé.

Le cou est *littéralement* coupé :

s'ils crient bourrer la bouche  
un coup de rasoir [sonnet 2]

10

Poésie définitivement *dé-figurée*.

Refus des figures en poésie.

Pour que soit enfin figurée la torture dans ce qu'elle a d'infigurable, dans la défiguration qu'elle opère.

Choix de la défiguration rhétorique comme seule rhétorique éthique face à l'objet traité : la torture.

11

Pas de tropes. Pas de mots pour d'autres.  
Dire la torture et les tortures sans l'esquiver.

jettent un sceau d'eau  
et branchent l'électrode sur le sexe [sonnet 6]

tout nu mains liées aux pieds  
enculé par une bouteille  
trahi par sa propre résistance  
et la tête en flammes [sonnet 7]

chaque dent un coup de marteau  
on dirait de la boue saignante  
maintenant font le tour des orbites  
bleue la peau puis noire [sonnet 8]

empoignent la fille et cognent

et déchirent ses vêtements au couteau  
toute la nudité les rigoles de sang

la tripotent l'attachent à la table  
enfoncent un chiffon sale dans la bouche  
violent l'anus avec un plumeau rigolent  
en mettant l'électricité [sonnet 9]

déjà le pied gauche écrasé  
entre deux planches que serre un cric

la langue tirée par un hameçon  
accroché sous le menton [sonnet 10]

12

À l'opposé de la suggestion. De ce qu'a voulu être la poésie depuis Mallarmé. De ce qu'elle continue souvent à vouloir être.

Refus de cet « idéalisme qui refuse les matériaux naturels [...] pour ne garder de rien que la suggestion » (« Crise de vers »).

Dire sans détour.  
 Sans détour possible.

13

En tournant au contraire celles et ceux qui lisent vers l'horrible.  
 Vers l'insoutenable.

Pour les forcer à voir.  
 Et les forcer à ne pas adhérer au spectacle.

14

Vers non libres mais brisés.  
 Sonnets non allongés comme chez Jacques Roubaud dans *Sonnets-walking* mais définitivement écartelés.

Chaque sonnet fait *quinze* vers.  
 Mais quinze vers qu'on ne remarque qu'en en faisant le compte,  
 par après.

Non marqués dans la structure des sonnets.  
 Qui comptent trois, quatre, cinq ou six strophes.

15

Sonnets dénombrés.  
 Onze sonnets, et non quatorze comme dans le sonnet de sonnets ou  
 d'autres ensembles de sonnets.

Onze sonnets qui sont un et un :  
 1 + 1 + 1...  
 Dont le compte est inachevé.  
 Livre de sonnets inachevé du fait des achèvements.

16

Vers de même dénombrés.  
 Allant de deux à douze syllabes, mais pures séquences de prose.  
 Compter les e muets devant consonne fait ressortir l'absence de douceur  
 qui accompagne d'ordinaire le « e » muet (qu'Yves Bonnefoy comparait à la légèreté la neige).

Car rien de léger.  
 Vers de douze syllabes qui ne sont pas des alexandrins.

Pas deux fois six syllabes ou deux fois six pieds.  
 Ne plus compter les pieds  
 mais les coups de pied  
 innombrables.

Voici ce qu'il reste des « alexandrins » :

arrête ton silence à la con et fais-toi [sonnet 7]

autant l'achever disent-ils on est humains [sonnet 8]

violent l'anus avec un plumeau rigolent [sonnet 9]

Et les hendécasyllabes qui rappelleraient le jeu de luth du sonnet italien sont eux-mêmes mis en pièce par les supplices évoqués :

ils éteignent leur cigarette dessus [sonnet 4]

mange disent-ils en jetant son visage [sonnet 6]

enfonce un chiffon sale dans la bouche [sonnet 9]

lacèrent les cuisses avec un grattoir [sonnet 10]

restes qu'ils martèlent à coups de bâtons [...]  
 ils t'enferment dans un présent sans survie [sonnet 11]

Vers non comptés, car plus rien ne compte.  
 Où ne compte que « Ton compte est bon ! »

17

Pas de commencement des sonnets qui débutent « quelque part »,  
 en plein « travail » :

restes qu'ils martèlent à coup de bâton  
 éclatés sanglants mutilés [sonnet 11, premiers vers]

Ou qui sont simplement la suite des autres, commençant par « et » :

et sous la paille de fer  
toute la crudité du corps [sonnet 5]

18

Pas de majuscule initiale.  
Ni en début de vers.  
Ni nulle part ailleurs.  
Rien de grand ni de haut.  
Que la bassesse.

19

Brisée toute résonance entre les êtres.  
Assujettissement total qui refuse que l'autre soit sujet.

le corps doit vomir de noms  
aussi tuez-moi son tu [sonnet 5]

faut plus que ce tas viandeux soit quelqu'un [sonnet 11]

20

Brisée toute résonance entre les êtres. Parce que toute compassion  
brisée.

Même pas : « Nous haïrons le prochain comme des pas-nous  
mêmes ». Mais : « Nous ferons au prochain ce que nous avons fait au  
précédent ! »

Dans l'indifférence :

nous faisons du travail propre  
et ça les fait cracher [sonnet 1]

mais quoi  
on ne prend que leur vie  
rien de plus  
tandis que nous [sonnet 2]

vite achevez-le  
empalez-moi ce fils de pute  
nous le renverrons  
tout droit dans le con de sa mère [sonnet 4]

rire et mettez le paquet  
on lui tord les testicules



il est dévoré tout vif  
salaud pourquoi il ne crève pas [sonnet 6]

c'est pas qu'on soit méchants  
arrête ton silence à la con et fais-toi  
raison

ils mettent tout le jus  
les coups dans le ventre [sonnet 7]

21

Dans les *Sonnets de la mort* de Jean de Sponde, la mort est théorique, c'est-à-dire contemplée (*Théoria* [Θεωρία] signifie au sens mystique « contemplation »).

Mais la mort est contemplée encore à distance. Lorsqu'un vivant a le temps de faire de beaux vers.

Lorsqu'il a le temps de songer aux vers qui le rongeront :

*Mais si faut-il mourir, & la vie orgueilleuse,  
Qui braue de la mort, sentira ses fureurs ;  
Les Soleils haleront ces iournalieres fleurs,  
Et le temps creuera ceste ampoule venteuse.  
Ce beau flambeau qui lance vne flamme fumeuse,  
Sur le vert de la cire esteindra ses ardeurs ;  
L'huyle de ce Tableau ternira ses couleurs,  
Et ses flots se rompront a la riue escumeuse.  
J'ay veu ces clairs esclairs passer deuant mes yeux,  
Et le tonnerre encor qui gronde dans les Cieux.  
Ou d'une ou d'autre part esclattera l'orage.  
J'ay veu fondre la neige, & ses torrents tarir,  
Ces lyons rugiffans, je les ay veus fas [sic] rage.  
Vivez, hommes, vivez, mais si faut-il mourir.*

Chez Sponde, la mort est contemplée lorsque ne ronge presque que le souci des beaux vers. Mais dans *Sonnets de la mort*, c'est le vitriol :

un broc d'acide est versé lentement  
sur le visage sur les mains [sonnet 11]

22

Contre une tradition si lointaine esthétisant la violence. Descriptions de combats dans les épopées, bouclier d'Achille décrit dans un morceau de bravoure illustré ensuite par les artistes, épée de Roland

(Durandal). Batailles de Paolo Uccello exploitant si habilement la perspective. Jusqu'à « Ah Dieu ! que la guerre est jolie » d'Apollinaire.

23

Esthétique renversée. À l'opposé exact du beau. Dans l'extrême refus du sublime.

Esthétique défaite.

Pour qu'apparaisse enfin l'intolérable.

Esthétique non du goût mais du *dégoût*.

À l'époque où les tortures *modernes* (supplice de la baignoire, containers), sont euphémisées pour être à nouveau légalisées.

24

À l'époque où l'on torture désormais avec de la musique : « Non pas seulement au son de la musique, en utilisant la musique comme accompagnement ou comme masque sonore couvrant les cris. Mais bel et bien *au moyen de la musique* », précise Peter Szendy.

25

comme représentant  
de la musique en poésie  
le sonnet ne pouvait que  
faire grève  
et refuser  
de remplir  
ses fonctions  
dans  
l'inachèvement  
de son cri

## Apostilles

Les *Sonnets de la mort* de Bernard Noël sont ainsi présentés sur le site de l'éditeur (Fissile) [consulté le 7 avril 2024] :

Dans ce petit livre d'un poids terrible, la torture *passé à la question* du vers, et le poète *fait parler* le bourreau – le poète cuisine le bourreau jusqu'à ce qu'il parle – jusqu'à ce qu'on lui voie l'intérieur : jusqu'à ce que bée, flagrant, le vide – le vide vertigineux et méchant qui prolifère et règne en maître dans la coquille creuse que sera toujours un bourreau.

*Les Sonnets de la mort* ont paru pour la première fois en mai 2003 dans *moriturus* n°2 / Le sens en sang, puis en 2007 dans la collection *Pire*. L'auteur les a remaniés à l'occasion de la présente réédition [2012], augmentée d'un avant-dire de Cédric Demangeot.

De ces *Sonnets de la mort* sont reproduits ci-après le sonnet initial et le sonnet final à partir de la « nouvelle édition non définitive » publiée en 2012, dont le colophon précise que la première publication en volume a paru chez Flammarion en 2004.

Les *Sonnets de la mort* font référence à une suite de douze sonnets de Jean de Sponde, connue aussi sous le nom *Sonnets sur la mort*. « Mais si faut-il mourir » est le deuxième sonnet de la suite et est cité d'après l'édition de 1588 : *Méditations sur les pseumes XIII. ou LIII., XLVIII., L. et LXII, avec un Essay de quelques poèmes chrestiens, par J. de Sponde, s. l., s. n., p. 403*, (disponible sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8572804?rk=21459;2> [consulté le 7 avril 2024]).

Au long de ces notes sont mentionnés les *Sonnets dénaturés* de Blaise Cendrars et les « sonnets-walking » de Jacques Roubaud, dont, pour chaque œuvre, on trouvera un exemple reproduit ci-après.

Les *Sonnets dénaturés* de Cendrars font partie des gestes des avant-gardes qui, dans les années 1920, mettent en pièce la poésie traditionnelle et sa veine lyrique et contemplative.

Roubaud s'amuse quant à lui à transformer le sonnet traditionnel, qui se met à voyager par-delà ses limites habituelles. Les quatorze « sonnets-walking » ont été publiés une première fois dans *Po&sie* (92, 2000) avant d'être repris en volume dans *Churchill 40 et autres sonnets de voyage* (Gallimard, 2004). Le texte reproduit est celui paru dans *Po&sie*.

Dans *Début et fin de la neige*, suivi de *Là où retombe la flèche* (Mercure de France, 1991), Yves Bonnefoy compare les flocons de neige et leur légèreté au « e » muet du vers en français (« On dirait beaucoup de e muets dans une phrase. / On sent qu'on ne leur doit / que des ombres de métaphores », p. 22).

Cette légèreté du « e » muet est définitivement rendue muette dans les *Sonnets de la mort* de Bernard Noël.

Enfin, ces notes évoquent les liens entre torture et musique. On trouvera ci-dessous reproduit le détail du panneau gauche du *Jardin des délices* de Hieronymus Bosch où les instruments de musique servent d'instruments de torture. L'énigme de la partition de musique sur les fesses d'un personnage condamné a peut-être été percée par Gavin Bryars, qui a essayé d'en reconstituer une version (cf. « Une partition musicale cachée dans les Enfers du *Jardin des Délices* de Bosch, le résultat est sidérant », art. signé par la « Rédaction » de *Cité 24*, <https://cite24.com/une-partition-musicale-cachee-dans-les-enfers-du-jardin-des-delices-de-bosch-le-resultat-est-siderant/> [Consulté le 7 avril 2024]).

Sur la légalisation de la torture à l'époque contemporaine, et en particulier sur l'utilisation de la musique comme moyen de torture, cf. Peter Szendy, *Musique et torture. Les stigmates du son*, in *Po&sie*, 134, 4, 2010, pp. 82-92.

1

de l'eau du feu  
ils font cuire la tête  
raclent la chair au couteau  
et c'est un presse-papiers

un crâne cru boule à quilles  
nous avons cou coupé

ceux qui pan pan  
récoltent un trou leur  
intérieurité

nous faisons du travail propre  
et ça les fait cracher

par les poignets au plafond  
un poids aux pieds  
ils branchent un fil  
sur la langue

Bernard Noël, *Sonnets de la mort*, sonnet 1,  
coll. « Pire », Fissile, Paris 2012 [2003 et 2007],  
nouvelle édition non définitive, p. 11.

11

restes qu'ils martèlent à coups de bâtons  
éclatés sanglants mutilés  
faut plus que ce tas viandeux soit quelqu'un  
un broc d'acide est versé lentement  
sur le visage sur les mains

d'autres attendent leur tour  
un bandeau sur les yeux

toujours crachats vomissures  
rires et coups bas  
une chignole perce le front  
c'est ainsi qu'on soutire la mauvaise pensée

voir entendre sont le premier supplice  
ils t'enferment dans un présent sans survie  
corps mâché tout entier  
entre angoisse et peur

Bernard Noël, *Sonnets de la mort*, sonnet 11,  
ivi, p. 31.

OpOetic<sup>1</sup>

à Jean COctO<sup>2</sup>

quels crimes ne  
cOMmet-On pas  
en tOn nOm!<sup>3</sup>

Il y avait une fOis des pOètes qui parlaient la bOuche en rOnd  
ROnds de saucissOn ses beaux yeux et fumée  
Les cheveux d'Ophélie Ou celle parfumée  
D'Orphée  
Tu rOtes des rOnds de chapeau pOur trOUver une rime en  
ée-aiguë cOMme des dents qui grignOteraient tes vers  
BOuche bée  
Puisque tu fumes pOurquOi ne répètes-tu fumée  
C'est trOp facile Ou c'est trOp difficile  
Les 7 PiOns et les Dames sont là pOur les virgules  
Oh POÉ sie  
Ah! Oh!  
CacaO  
Puisque tu prends le tram pourquoi n'écris-tu pas tramwée  
VOis la grimace écrite de ce mOt bien françée  
Le clOwn anglais la fait avec ses jambes  
COMme l'AmOur l'Arétin<sup>4</sup>  
L'Esprit jalOuse l'affiche du cirque et les pOstures alphabétiques  
de l'hOmme-serpent  
Où sOnt les pOètes qui parlent la bOuche en rOnd?

Il faut leur assOuplir les



s.

z

enfant<sup>5</sup>

h

POESJE

Nov. 16.

Blaise Cendrars, « OpOetic », *Sonnets dénaturés*, in *Du monde entier au cœur du monde*, poésies complètes, préf. de Paul Morand, éd. établie par Claude Leroy, Poésie/Gallimard, Paris 2001  
[1947, 1923 pour la publication des *Sonnets dénaturés* dans la revue *L'Œuf dur*].

sonnet 2

1<sup>er</sup> mars, Manhattan

je note →

→ une blanchisserie : le 10 DOWNING STREET (NEW  
(ajouté entre parenthèses (éviter  
toute confusion)). Où s'achève *Church Street*  
commence l'*Avenue Of The Americas*

a.k.a (*also known as*) la Sixième Avenue.  
Le ciel ce matin ne manque pas de tenue :  
bouts de bleu vaporisé entre les immenses  
murs. La librairie *Borders*, au pied du *World Trade*

*Center* sise, ostente même un rayon non nul  
(presque) de poésie : O forme raffinée  
de la dérision. Manhattan vous énumère

sur la carte ses avenues en décroissanr  
de gauche à droite ; et ses rues de haut en bas tombent :  
un géant sans doute s'est allongé pour faire

un beau plan en disposition matricielle, mais

le nez sur *Battery Park*  
et les pieds sur  
*Harlem*

Jacques Roubaud, *Sonnet-walking : New-York, and after*,  
in *Po&sie*, 92, 2000, pp. 90-103: p. 91.





Hieronymus Bosch, *Le Jardin des délices*, env. 1490-1500,  
détail du panneau gauche :

les instruments de musique comme instruments de torture,  
Musée du Prado, monastère royal de San Lorenzo de El Escorial.  
Ce détail a été réalisé avec Photoshop à partir de l'image disponible sur Wikimedia Commons : [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jheronimus\\_Bosch\\_023.jpg](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jheronimus_Bosch_023.jpg) [Consulté le 7 avril 2024].



## CONTRIBUTI

